

Crise environnementale ou crise conceptuelle ?

FRÉDÉRIC COUSTON

Tout homme se préoccupant de la vie de la planète utilise tour à tour les mots « environnement » ou « nature » qu'il pense être synonymes. Or non seulement il n'en est rien, mais nous comptons montrer que ces deux mots sont dépassés et que leur emploi nuit à la cause de ceux qui se disent « écologistes » et donc à la pratique politique.

La nature telle que nous l'envisageons aujourd'hui en Europe naît au tournant des 16^e et 17^e siècles au moment où la science, prenant modèle sur l'ingénierie et se croisant avec elle se fait plus manipulatrice^[1]. L'image d'un monde laissé par Dieu comme un deuxième témoignage de son existence et de sa puissance, d'un monde qui donc s'offre à lire comme la Bible, s'efface devant celle d'un monde matériel et grossier sur lequel l'homme peut exercer sa raison, ce qui lui reste de sa grandeur divine. Cette image se transforme à ce point que l'on peut parler d'une véritable laïcisation du monde que l'on dépouille de toute intentionnalité et de toute fin : c'est ainsi que Descartes instaure une profonde rupture entre l'ordre de la raison et l'ordre des choses en rejetant la finalité comme principe d'explication du monde^[2] ; la question n'est plus l'élucidation du pourquoi, mais celle du comment. À partir du moment où la compréhension de la nature ne passe plus par la connaissance des volontés divines, la séparation des sciences et des croyances peut s'opérer ainsi que peut s'ouvrir la possibilité d'une maîtrise et d'une possession dans la mesure où la connaissance des lois de la nature nous permet de les utiliser à nos fins. Bien évidemment, cette nouvelle conception ne remplace pas complètement la première et l'on voit à partir de là se séparer deux notions dont l'une correspond à la survivance d'une nature enchantée, providentielle, et l'autre inaugure ce que l'on peut déjà appeler environnement. Car qu'est-ce que l'environnement sinon ce qui ne dépend plus de son éventuel créateur, ce qui entoure l'homme, ce qui n'est pas lui et s'offre ainsi à son entière

Frédéric Couston est agrégé de lettres modernes et docteur en philosophie.

[1] Pour une analyse plus approfondie de cette évolution, on se reportera avec profit aux ouvrages suivants : Pascal Acot, *Histoire de l'écologie*, PUF, Paris, 1994 ; Catherine et Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature*, Alto, Aubier, Paris, 1997 ; Robert Delort et François Walter, *Histoire de l'environnement européen*, PUF, Paris, 2001.

[2] René Descartes, *Méditations métaphysiques*, Garnier-Flammarion, Paris, 1979.

maîtrise ? Si même, comme le concède Descartes, la nature n'a pas été créée pour l'homme, du moins la science ne s'intéresse-t-elle qu'à ce qui fait d'elle un environnement, c'est-à-dire à ce qui la rend utile à l'homme.

On peut de loin en loin repérer les progrès que fait cette conception nouvelle de ce que l'on nommera « nature » jusqu'au milieu du 20^e siècle et « environnement » par la suite. C'est d'abord Colbert qui fait mettre en coupe réglée les forêts domaniales. C'est Montesquieu qui sépare le droit et le fait, élevant un rempart entre les lois objectives de la nature dont s'occupent les sciences et la morale laissée à ceux qui s'occupent de guider les actions humaines^[3]. Rousseau s'en souviendra quand il fondera le passage de l'état de nature à la société non seulement sur la nécessité engendrée par des modifications de la nature, mais surtout sur un pacte d'association librement contracté fondé sur l'appropriation de la terre qui, faisant perdre à l'individu sa liberté naturelle, lui confère sa liberté de citoyen. Rousseau encore objectera plus tard à Voltaire lors du terrible séisme de Lisbonne que la tragédie n'est pas imputable à la nature (et donc à Dieu), mais aux hommes qui se sont agglutinés et en ont ainsi créé les dangereuses conditions^[4].

C'est encore, au 19^e siècle, la découverte du vaccin qui fait prendre conscience à l'humanité de la possibilité qu'elle a d'échapper à ce qu'elle croyait être une fatalité. Au travers de tous ces éléments, la notion d'environnement, c'est-à-dire d'une nature indépendante de la morale humaine et dont l'homme pense pouvoir s'assurer une certaine maîtrise est en germe, et avec elle, celle d'un progrès lié à la libération de l'homme des lois de la nature.

C'est surtout cette idée de progrès qui va modifier profondément la perception de la nature à partir du 19^e siècle. Des hommes comme Augustin Cournot et Joseph Fourier, se fondant sur les principes de la thermodynamique, alertent leurs contemporains sur les limites d'une industrialisation fondée sur l'utilisation d'une énergie fossile comme le charbon et sur le réchauffement planétaire qu'elle ne manquera pas d'engendrer. Par ailleurs, parallèlement à la révolution industrielle, l'essor du naturalisme fait naître le sentiment nouveau de la fragilité de la nature. C'est ainsi qu'aux États-Unis de la fin du 19^e siècle, à mesure que se renforce l'influence de l'homme sur la nature, l'idée d'une nature vierge à protéger s'impose : deux figures émergent ainsi, celle d'une nature domptée, et celle d'une nature sanctuarisée. D'un côté, l'activité de mélange homme-nature s'accroît (exploitation, industrialisation), entraînant son lot de pollutions nouvelles. De l'autre, et symétriquement, sous la poussée des hygiénistes et des naturalistes,

[3] Montesquieu, *L'esprit des lois*, Flammarion, Paris, 1979.

[4] Jean-Jacques Rousseau, *Lettre sur la Providence*, 1756.

s'accroît une activité de purification des deux termes^[5]. Sans que cela soit encore dit, se dessine un *environnement* autour des hommes, et une *nature* que l'on essaie de garder immaculée. Même si la « purification » est plus difficile en Europe, on s'y est efforcé depuis les années 1960 d'y créer des lieux où l'espace préservé est à l'image d'une histoire que l'on ralentit ou que l'on fige, et qui constituent, en quelque sorte, un antidote au progrès. On voit par là que l'amélioration de l'environnement du citoyen passe par celle de son entourage immédiat, voué au progrès, et par le maintien d'un espace de ressourcement dit « naturel », voué à représenter des valeurs prétendues ancestrales que l'on oublie par ailleurs.

Le 20^e siècle va mettre la touche finale au concept qu'elle va enfin nommer en y introduisant peu à peu, sous l'influence d'historiens comme Le Roy Ladurie, ou de la science nouvelle nommée écologie, l'idée des relations à double sens qu'un système (individu, groupe, société) entretient avec son milieu. Il faudra attendre le début des années 1970 pour que l'environnement devienne une véritable valeur sociale^[6].

L'émergence progressive de la notion d'environnement n'efface donc pas les caractéristiques de la préoccupation pré-moderne de la nature. Elle s'ajoute à elle, la concurrence ou s'y combine, ouvrant d'autres champs de perception. Elle permet en contraste une redéfinition constante de l'idée de nature qui apparaît de plus en plus comme une valeur refuge. La notion d'environnement n'est plus fondée sur une idée abstraite de la nature (nature enchantée, providentielle, superstition), mais sur une réalité concrète : celle de l'immanence des lois physiques à laquelle s'ajoute celle des dégradations catastrophiques des conditions de vie des hommes. C'est pourquoi elle est liée, comme on l'a vu, de différentes manières à l'idée de crise. Elle lui est consubstantielle et ne peut apparaître sans elle : l'idée d'environnement ne peut être nommée dans la culture moderne fondée sur la séparation de l'objet et du sujet qu'à cause de l'intrusion des éléments naturels ou artificiels dans la sphère sociale (catastrophe), ou de la prise de conscience de la rupture des liens de bonne entente qui existaient dans nos campagnes entre nature et culture (pollutions, pouvant à leur tour engendrer des catastrophes). Cette causalité fait que nous lions consciemment ou non la notion d'environnement à celle de pollution ou de catastrophe, faisant que le mot lui-même devient porteur d'une condamnation implicite de l'activité humaine et de culpabilité. Mais paradoxalement, tout attachée à l'idée de crise, la notion d'environnement n'est pas compréhensible si on la détache de l'idée de progrès : l'environnement, c'est avant tout, et contrairement à la nature, l'espace lié

[5] Nous reprenons ici le vocabulaire qu'utilise Bruno Latour dans son analyse de la modernité. Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, La découverte, Paris, 1991.

[6] C'est cette évolution plus récente qu'étudie particulièrement Jean Jacob dans son *Histoire de l'écologie politique. Comment la gauche a redécouvert la nature*, Albin Michel, Paris, 1999.

au progrès, et le progrès est à la fois ce qui défait (catastrophes, dégradations), et ce qui refait (réparation, meilleure gestion des ressources) ou crée (hybridation). La notion d'environnement est donc un sous-produit de la modernité. Elle est le fruit de sa rationalité, elle naît dans la zone impensée que crée la séparation moderne de la nature et de la culture.

C'est sans doute pourquoi, le plus souvent, on trouvera le terme d'environnement sous la plume des scientifiques et des économistes et celui de nature sous celle des philosophes. On assiste ainsi à ce que Bruno Latour appelle une entreprise de purification visant à séparer la sphère sociale de la sphère naturelle, et l'avènement de la notion d'environnement apparaît comme le paroxysme de la modernité définie «*par la séparation croissante de la rationalisation et de la subjectivation*^[7]». L'environnement sert le projet de rationalisation théorique et pratique de la modernité, qui lui-même est équilibré par un champ de plus en plus grand laissé à la subjectivation de la nature, si bien que celle-ci reconquiert une pseudo-indépendance qui peut faire penser à la possibilité aberrante, si on la prend au pied de la lettre, de lier contrat avec elle, comme le propose Michel Serres^[8]. Bien évidemment, dans la logique, surévaluer une telle nature équivaut par contrecoup à arraisonner des parties de plus en plus grandes de la biosphère, considérées comme environnement, c'est-à-dire lieu de rationalisation. Cela semble confirmé dans la pratique par la déshomogénéisation du territoire qui voit certaines de ses parties désinvesties et d'autres surinvesties.

En même temps qu'émerge progressivement la notion d'environnement, la nature tend à se définir comme tout ce dont l'homme est exclu et ce qu'elle représentait jusque-là est peu à peu déconstruit par le désenchantement, la rationalisation et l'appropriation. L'environnement, c'est la nature transformable et transformée, le royaume de l'artificialité ; la nature devient alors d'abord une source d'effroi puis une valeur refuge, dans laquelle s'épanouissent le rejet de la société et la nostalgie des visions traditionnelles ou dans laquelle sont projetés les rêves d'épanouissement personnel des aventuriers des temps modernes. Le concept d'environnement a donc le mérite, en se chargeant des basses œuvres de la modernité, de permettre à la notion traditionnelle de la nature de revivre et d'être de nouveau ressentie comme un réservoir immatériel et imaginaire de valeurs. Alors que l'on transforme l'environnement à loisir, ne dit-on pas lors des catastrophes que la nature reprend ses droits ou même se venge ? Qu'est-ce à dire sinon qu'il existe une nature humanisée souvent par la force, et une nature première qui résiste à l'entreprise de rationalisation ?

[7] Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Fayard, Paris, 1992, p. 106.

[8] Michel Serres, *Le Contrat naturel*, Françoise Bourin, Paris, 1989.

Ce nouveau partage de sens entre nature et environnement appelle deux remarques. Tout d'abord, ce qui est appelé nature n'est pas forcément « naturel » au sens premier du terme. De nombreux acteurs privés ou institutionnels jouent sur l'ambiguïté du mot : le parc ornithologique du Marquenterre, par exemple, se présente comme préservant « *la paix et la splendeur de la nature [...] au cœur de la seule fenêtre encore vierge du littoral du nord de la France*^[9] » alors que le littoral n'y est maintenu qu'au prix de coûteux artifices ; la Camargue, qui ne tient que grâce à ses digues, est classée parc « naturel » ; on a également coutume de considérer comme sauvages les paysages de nos montagnes pourtant façonnés ou influencés jusqu'aux sommets par les hommes tout comme les Étatsuniens ont fondé le mythe de la *wilderness* sur la négation de l'occupation indienne de leur territoire. La nature peut donc être un artifice, mais dont on a perdu l'idée de l'origine humaine. À cet égard, la nature est ce dont on ignore ou ne veut pas savoir l'histoire. L'expression « histoire naturelle » elle-même ne doit pas nous tromper : au départ, elle désigne une description et une classification des êtres de la nature, adoptant le sens aristotélicien du mot *historia* – rassemblement de documents. Le darwinisme, la thermodynamique et le développement récent de l'astrophysique parviennent à peine à bousculer cette conception, car même si l'on voit aujourd'hui dans la nature le résultat d'une succession d'événements, on s'accorde à penser que la conscience manque à cette chronologie pour en faire une histoire. Tout est en place dans la pensée moderne pour préserver la nature en la privant, au moins en apparence, de toute spécificité humaine. Pourtant, en même temps que la modernité revivifie ainsi, comme par compensation, l'idée de nature, elle lui dénie ce qui la définissait avant elle comme pur donné en permettant de la définir comme une construction sociale. L'homme moderne, malgré qu'il en ait et en dépit des efforts qu'il fait pour se le cacher, ne peut pas ne pas être conscient de l'inexistence d'une certaine nature à laquelle les prémodernes pouvaient croire mais qui est aujourd'hui niée aussi bien par l'écologie que par l'ethnologie. Le temps est venu où l'on sait qu'il n'est pas de pure objectivité et que l'image scientifique de la nature, tout autant que le concept d'environnement ou l'idée traditionaliste de la nature sont des constructions liées à un lieu et à une époque.

Ensuite, il est fort à parier qu'une séparation aussi tranchée des sphères humaine et naturelle a plus pour fin de protéger l'homme que de protéger la prétendue nature. Il ne s'agit de rien de moins que de mettre à l'abri l'intégrité d'un homme considéré comme seul sujet dont la volonté peut s'imposer à l'ensemble de l'être. Le mot « environnement » traduit alors à merveille la conception d'un homme placé au

[9] www.marcanterra.fr, 2005.

centre d'un univers qui l'environne, soit l'anthropocentrisme... Bien sûr la science actuelle, l'astrophysique comme la neurobiologie, bat chaque jour un peu plus en brèche cette représentation, mais la modernité ne laisse pas ainsi saper ses fondements et oppose une forte résistance, ou à tout le moins une forte inertie. C'est ainsi que dans l'état actuel des choses, il est impossible de penser sérieusement un droit de l'environnement qui ne soit pas en parfaite contradiction avec notre lecture positive des droits de l'homme^[10].

On ne peut pas clore cet article sans concéder que le mot « environnement » est encore en pleine évolution sémantique et qu'il est de plus en plus utilisé par les scientifiques, dont les systémistes et les écologues, en un sens qui dépasse largement l'acception courante. Il s'agit alors de distinguer arbitrairement un système et d'étudier ses relations à double sens avec son milieu. L'environnement en ce sens n'est donc plus seulement ce qui environne le système, mais ce qui interagit avec lui^[11]. C'est justement pourquoi, pour les écologues, ce que tout un chacun nomme environnement n'a plus lieu d'être : aucun écosystème ne peut plus se définir dans l'absence de l'homme, soit que l'on considère son influence immédiate sur cet écosystème, soit que l'observation elle-même modifie un tant soit peu la qualité de ce dernier, le scientifique ne pouvant plus se sentir totalement extérieur à son objet d'étude, et ne pouvant plus faire abstraction de sa subjectivité (ou à tout le moins des limites de sa connaissance et de l'arbitraire de ses découpages). On doit en conclure que la notion d'environnement ne devrait plus être utilisée dans le discours politique, économique ou philosophique^[12]. On pourrait d'ailleurs, pour lui dénier tout fondement, employer le même type d'argumentation dont usaient les épicuriens pour conjurer la crainte de la mort, mais en l'inversant : si je puis en parler, disaient-ils de leur mort, c'est qu'elle n'existe pas pour moi, mais sitôt qu'elle existe, alors, je ne peux plus en parler. Inversement, on peut dire que l'environnement constitue un problème si je ne m'en occupe pas ; dès lors que je le prends en compte, il n'existe plus. En effet, si l'on est d'accord pour dire que l'environnement désigne l'extériorité d'un système, avec laquelle celui-ci entre en contact pour y puiser de l'énergie et y rejeter de l'entropie, alors cet environnement, si l'on n'y prend pas garde, va à un moment ou à un autre poser un problème pour ce système, soit parce qu'il ne pourra plus fournir l'énergie nécessaire au bon fonctionnement de ce dernier, soit parce qu'il va être saturé d'entropie et engendrer des conséquences néfastes en retour sur le système, soit encore que les deux phénomènes vont se conjuguer. Ce qui se passera à l'extérieur du système conditionnera alors directement sa survie. De fait, celle-ci ne pourra être maintenue

[10] Je développe ce point dans *L'écologisme est-il un humanisme ?*, L'Harmattan, Paris, 2005.

[11] Un système se définit comme « un ensemble complexe d'éléments ou composants directement ou indirectement reliés dans un réseau causal, tel que, à un certain moment, au moins quelques-uns de ses composants sont reliés entre eux d'une manière stable » (Alain Gras, *Grandeur et dépendance. Sociologie des macro-systèmes techniques*, PUF, Paris, 1993). Si la notion d'écosystème naît avec l'étude de systèmes naturellement relativement isolés comme les lacs ou les îles, la fermeture du système ne doit pas faire oublier son ouverture : « l'être éco-dépendant a toujours double identité car il inclut son environnement au plus intime de son principe d'identité » (Edgar Morin, *La Méthode, I*, Points, Seuil, Paris, 1977). Par ailleurs, dans le cadre de la théorie de la hiérarchie, tout système est inclus dans un supra-système. L'environnement des écosystèmes n'est pas la nature, mais la biosphère.

[12] Le terme « environnement » est justement employé lors de l'étape réductionniste d'une pensée complexe. Il ne peut être, selon nous, utilisé avec pertinence hors de ce contexte.

que si l'extériorité du système est prise en compte, c'est-à-dire, d'une certaine manière « internalisée », mot qu'utilisent déjà les économistes. Cela signifie concrètement que l'extériorité, pour être contrôlée, doit d'une certaine manière passer à l'intérieur du système, et ne plus exister en tant que telle. Autrement dit, l'environnement ne peut exister qu'en tant que problème : un environnement qui ne pose pas problème est, en réalité, un environnement qui n'existe pas par définition. Il s'ensuit que la suppression des problèmes d'environnement semble passer par la suppression de l'environnement lui-même.

En résumé : la nature, définie comme tout ce dont l'homme est absent, n'existe que dans l'imaginaire culturel des civilisations et ne correspond plus aujourd'hui à rien de réel sur notre planète. Le concept d'environnement quant à lui semble absolument inapproprié pour résoudre les problèmes occasionnés par l'homme sur l'ensemble et les parties de la biosphère. Il est tellement flou et mouvant que chacun peut le comprendre à sa guise et si les quiproquos que sa polysémie engendre sont propices aux consensus, ils le sont aussi à la pérenniation de la crise. Cette crise, il ne peut pas la résoudre puisqu'il n'est en réalité qu'une manière malhabile de la nommer et qu'il naît avec elle, c'est-à-dire au moment où les modernes se sont rendus compte que leur manière de séparer le monde des hommes et celui de la nature créait un espace hybride favorable à la prolifération de monstres. Enfin, il est absurde, puisqu'emprunté à la science pour servir un discours militant ou pour afficher un souci de la nature il est en soi le problème qu'il est chargé de résoudre. Qu'attendons-nous alors pour nous débarrasser de ces deux notions aussi obsolètes que néfastes ? D'autres notions sont disponibles, mais elles demandent de penser autrement une réalité complexe, et surtout de mettre en œuvre une réflexion non tant sur ce qu'est la nature, car cela la science mais aussi notre cœur nous le disent, mais surtout sur ce qu'est l'homme, et sur la place que l'humanité occupe sur notre planète. Garder dans le débat actuel les mots de « nature » et d'« environnement », ce n'est pas seulement retarder les solutions qui assureront notre survie mais c'est aussi refuser de s'interroger sur nous-mêmes.

